

ÉCHO DU DÔME

jan. ▶ juin 2023

8

Dossier

Exposition *La Haine des clans. Guerres de Religion, 1559-1610*

4

Actualités

Le musée de l'Armée invité d'honneur du Salon du dessin

7

Saison musicale

Marie-Laure Garnier, une voix voluptueuse

16

Zoom

Lumière sur le plan-relief des Invalides



Couverture:

Jacques Tortorel,
Jean-Jacques Perrissin,
Le Massacre fait à Wassy...,
1569, gravure sur bois, Pau,
Musée national du château,
P 1369 C. Photo © RMN-
Grand Palais (Château de
Pau) / Mathieu Rabeau



Léon Herschtritt, *Dans les rues d'Alger, les habitants lisent les journaux annonçant la visite du général de Gaulle, 1958* © Léon Herschtritt / La collection



Planche originale n° 52 de la bande-dessinée de François Boucq et Nicolas Juncker, *Un général, des généraux*, éditions Le Lombard, 4 février 2022 © François Boucq – galerie Uberty & Breynne, encre de Chine sur papier, pièce unique

Ça s'est passé aux Invalides



Lundi 7 octobre 2022, 7h du matin, un camion semi-remorque entre dans les Invalides. À son bord, deux propulseurs et un tracteur sous-marins, des années 1950 à 1990, prêtés par le commando Hubert.

C'est ensuite une Jeep Willys de la Seconde Guerre mondiale, prêtée par l'Union nationale des collectionneurs de véhicules militaires (Univem), qui franchit, à quelques millimètres près, les portes du hall Orient. La régie des expositions et le département de la conservation ont travaillé de concert afin d'orchestrer ce transport hors normes avant l'arrivée du public.

Ces grands vecteurs ont rejoint la salle Vauban, au rez-de-chaussée du Musée. Ils sont présentés dans le cadre de l'exposition *Forces spéciales* (jusqu'au 29 janvier 2023). Partenaire de l'exposition, BFM TV s'est joint aux équipes afin de réaliser un reportage diffusé quelques jours après sur la chaîne.

Entrée du propulseur sous-marin PSM 65 type Vostock dans l'exposition © Paris, musée de l'Armée / DR

Exposition « Je vous ai compris ! »

Suite au coup d'État du 13 mai 1958 et au rappel du général de Gaulle au pouvoir, l'avenir de la République française se joue désormais à Alger, provoquant l'embrassement de l'opinion sur l'issue de la guerre et d'impressionnantes manifestations.

De Gaulle, tout juste nommé président du Conseil, réalise une tournée dans les grandes villes d'Algérie du 4 au 6 juin 1958 dont l'objectif est triple : rassurer la population européenne d'Algérie et éviter sa révolte ; dire son respect au peuple algérien en guerre ; affirmer sa légitimité du côté des civils et des militaires. De ce voyage, abondamment médiatisé, l'Histoire retiendra ces paroles équivoques prononcées à Alger devant une foule compacte et enthousiaste : « *Je vous ai compris !* ».

Dans le cadre du 60^e anniversaire de l'indépendance de l'Algérie, le musée de l'Armée propose un éclairage sur cette expression-symbole. Phrase-clef tout aussi énigmatique que – volontairement – sujette à toutes les interprétations possibles, elle constitue le fil d'Ariane de l'exposition. Paradoxalement, si cette phrase est restée dans les mémoires et a été largement médiatisée, le discours dont elle est extraite n'est pas le plus important du Général sur la période algérienne.

Commissariat : Carine Lachèvre, adjointe au chef du département de l'historial Charles de Gaulle, Lucie Moriceau-Chastagner, responsable de la collection de photographies, adjointe à la cheffe du département beaux-arts et patrimoine,

S'il ne fallait en retenir qu'un, ce serait sans aucun doute celui du 16 septembre 1959 sur l'autodétermination. Portant les germes de l'indépendance, il passe pourtant quasi inaperçu dans les médias, focalisés au même moment sur la rencontre aux États-Unis entre le leader soviétique Nikita Khrouchtchev et le président américain John Fitzgerald Kennedy.

Dans les mois qui suivent son discours d'Alger, la posture du Général comme son énigmatique expression-symbole seront reprises dans la presse de gauche comme de droite pour mieux illustrer toutes les interrogations, critiques, débats et soutiens qu'elles susciteront. À travers la caricature, la presse, les tracts, la photographie et les films de propagande contemporains de l'événement, le parcours de l'exposition révèle donc les différents points de vue et ressentis que ce discours a suscités à l'époque, alors que dans certaines grandes villes du pays de violentes émeutes annoncent déjà un tournant décisif de la guerre.

Diane de Vignemont, journaliste, historienne
Exposition du 8 novembre 2022 au 5 mars 2023
Informations et réservations sur musee-armee.fr
#JeVousAiCompris



Le général Leclerc lors de la campagne de Tunisie © Musée de l'Ordre de la Libération

Exposition Les combats oubliés des Forces Françaises libres : la Tunisie

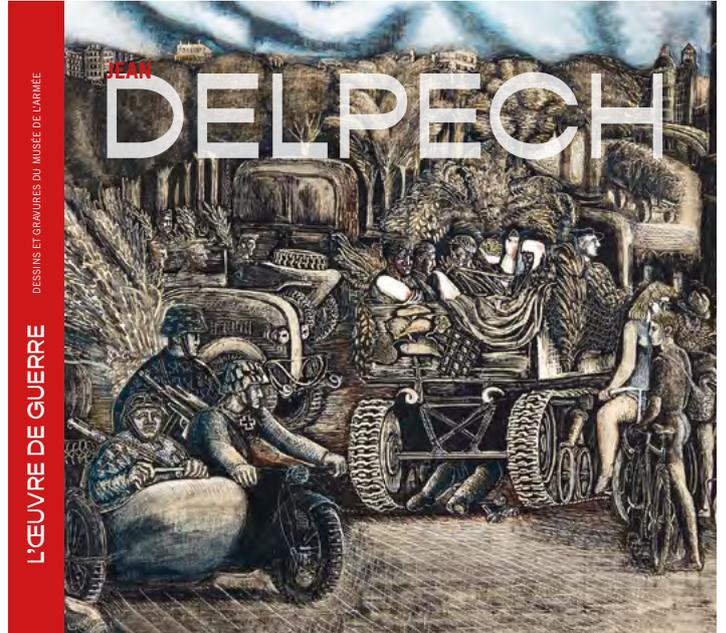
Dernière campagne de la guerre menée en Afrique du Nord contre les forces germano-italiennes, la campagne de Tunisie voit l'engagement au combat de différents éléments des Forces Françaises libres : les troupes du général Leclerc venues du Tchad et les unités ayant combattu précédemment aux côtés des Britanniques en Érythrée, Syrie et Libye.

Cette campagne militaire victorieuse, où les FFL s'illustrent à Ksar Rhilane, Gabés, Takrouna, se déroule en parallèle à l'affrontement politique que mènent à distance les généraux de Gaulle et Giraud.

Ces dissensions s'illustrent sur le terrain lors du défilé de la Victoire à Tunis, où les FFL défilent séparément des troupes françaises d'Afrique du Nord qui ont payé un lourd tribut lors de cette campagne. Si l'union des différentes troupes françaises n'est pas encore réalisée, ces combats menés contre l'ennemi commun marquent la première étape d'un processus qui débouche sur la fusion des Forces Françaises libres au sein des Forces françaises combattantes lorsque le général de Gaulle se voit reconnaître « la direction générale de la guerre » au sein du Comité Français de Libération nationale.

Exposition du 23 mai au 17 septembre 2023, réalisée en partenariat avec la Fondation de la France Libre et avec le soutien du musée de l'Ordre de la Libération.

Commissariat : Vincent Giraudier, chef de département de l'historial Charles de Gaulle



Visuel de couverture © In Fine éditions d'art

Une nouvelle publication sur les collections du Musée L'œuvre de Jean Delpech

Jean Delpech, l'œuvre de guerre. Dessins et gravures du musée de l'Armée est la première monographie dédiée aux collections d'arts graphiques du musée de l'Armée.

Cet ouvrage publié aux éditions *In Fine*, est le résultat d'une étude minutieuse de l'œuvre de guerre du graveur et dessinateur Jean Delpech (1916-1988), dont le Musée conserve environ 800 feuilles. Atypiques, ses réalisations témoignent de la vision subjective d'un artiste de grand talent face à une époque troublée. Cette publication laisse une large part à l'iconographie avec plus de 300 œuvres reproduites. L'ouvrage contient également plusieurs essais avec une biographie rédigée par Brigitte Delpech, la fille de l'artiste, permettant d'apporter un éclairage sur les origines familiales de l'artiste et sur son parcours. Deux essais consacrés à la pratique artistique de l'artiste, l'un aux dessins, l'autre aux estampes ainsi qu'un essai sur un projet éditorial envisagé dans les années d'après-guerre permettent de mieux comprendre son œuvre. La section « catalogue » se divise en onze parties chrono-thématiques. Les « Souvenirs de guerre de Jean Delpech », transcription des notes de l'artiste sur la guerre, viennent clore le volume. Jean Delpech, enseignant au cours du soir de la ville de Paris dans les années 1970, a marqué toute une génération d'artistes reconnus aujourd'hui dans le domaine de l'estampe. L'un d'entre eux, Érik Desmazières, a été sollicité pour une œuvre hommage qui prend place en tête de ce catalogue raisonné.

Un accrochage de 40 œuvres de Jean Delpech est prévu à l'automne 2023, dans le parcours permanent du musée de l'Armée consacré à la Seconde Guerre mondiale.

Jean Delpech, l'œuvre de guerre. Dessins et gravures du musée de l'Armée, sous la dir. d'Hélène Boudou-Reuzé et Laëtitia Desserrrières, Paris, In Fine éditions d'art / musée de l'Armée, 2022. 384 pages, 328 illustrations, 49 €.

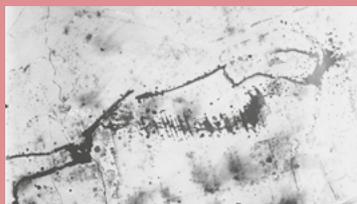


Jean-Louis Ernest Meissonnier (1815-1891), *Bourguignotte avec un guerrier, l'Amour et la Gloire*, 1843. Photo © Paris - Musée de l'Armée, Dist. RMN-Grand Palais / Émilie Cambier



Antoine Denis Chaudet (1763-1810), *Modèle d'aigle impériale*, 1804. Photo © Paris - Musée de l'Armée, Dist. RMN-Grand Palais / Pascal Segrette

Conférence performée Super-Vision



© Paris - Musée de l'Armée, Dist. RMN-Grand Palais / image musée de l'Armée

Le 24 janvier, dans le cadre de la 18^e édition du festival Hors Pistes, *Voir la guerre et faire la paix*, organisé par le Centre Pompidou, le musée de l'Armée propose une soirée autour d'une conférence performée : photographie, musique, danse et parole seront conviées pour déplacer le regard et questionner le récit des guerres actuelles tout en éclairant l'Histoire par la photographie aérienne. Présentés par Lucie Moriceau-Chastagner, responsable des collections de photographies, et Michel Slomka, photographe (agence Myop), deux films photographiques inédits réalisés par Alexe Liebert seront projetés. Archives, documents et œuvres offriront un véritable survol de plus d'un siècle de guerre « Vu d'en haut », des champs de bataille de la Première Guerre mondiale aux tranchées du Donbass en Ukraine. Une chorégraphie, créée par Leïla Ka pour trois danseuses, accompagnera cette projection.

24 janvier - 20 h - Auditorium du musée de l'Armée et Historial Charles de Gaulle
Manifestation en accès libre dans la limite des places disponibles.
Réservation obligatoire : musee-armee.fr

Le musée de l'Armée *invité d'honneur du* Salon du dessin

Le musée de l'Armée est l'invité de la prochaine édition du Salon du dessin qui se déroulera du 22 au 27 mars 2023 au Palais Brongniart, à Paris. Cette manifestation de renommée internationale accueille un ensemble de galeries spécialisées dans les dessins anciens, modernes ou contemporains.

Chaque année, une institution est invitée à présenter un choix d'œuvres provenant de ses collections. Pour l'édition 2023, le musée de l'Armée expose une sélection d'environ quarante feuilles issues de son fonds de dessins, estimé aujourd'hui à 10 000 œuvres. La sélection, allant du XVI^e au XXI^e siècle, invite à découvrir la diversité de cette collection et permet de présenter le vaste champ thématique que peut offrir le monde militaire. Six grandes périodes sont abordées dans l'exposition :

L'Ancien Régime constitue un moment clé dans la formation de l'armée française. Les premiers dessins de la collection sont à mettre en lien avec des modèles destinés aux armuriers.

La collection de dessins de la période napoléonienne illustre à la fois la symbolique impériale et les aspects militaires sous l'Empire. La présence de Napoléon aux Invalides est très forte depuis le Retour des cendres et la construction du tombeau sous le Dôme, qui a inspiré nombre d'artistes.

Commissariat : *Laëtitia Desserrières*, chargée de la collection de dessins, département beaux-arts et patrimoine, musée de l'Armée

Le XIX^e siècle, âge d'or des peintres militaires, est marqué par l'expansion coloniale. Artistes officiels ou amateurs nourrissent l'iconographie des conflits lointains. Les soldats maniant le crayon apportent quant à eux une vision plus personnelle de leur expérience sur le terrain.

La Première Guerre mondiale constitue un moment particulier pour le musée de l'Armée qui organise des missions artistiques, envoyant des peintres et dessinateurs dans les zones de combats. D'autres témoignages d'artistes mobilisés viennent compléter cet ensemble.

Les dessins relatifs à la Seconde Guerre mondiale sont à la fois des témoignages des actions militaires et de l'impact du conflit sur les populations civiles à travers l'exode ou la déportation. Le fonds de dessins tire aussi son originalité de la présence de l'œuvre de guerre de Jean Delpéch, donnant une vision très personnelle du conflit.

Quelques feuilles illustrent aussi les axes d'enrichissement actuels et futurs, en vue de soutenir le projet d'extension et de transformation MINERVE (2022-2030) et la création de quatre nouveaux parcours permanents : « L'hôtel des Invalides, entre histoire et mémoires », « Forces armées et engagements militaires de la France », « Après 1945 : de la Guerre froide à nos jours » et « Colonisation, décolonisation : une histoire en partage ».

Salon du 22 mars au 27 mars 2023
au Palais Brongniart



Yan Morvan, *Champs de Bataille. Bataille de Bazeilles. 31 août-1^{er} septembre 1870. Les Dernières Cartouches peint en 1873 par Alphonse de Neuville, Bazeilles, France, 2016*
© Paris, musée de l'Armée, Dist. RMN-Grand Palais / Yan Morvan

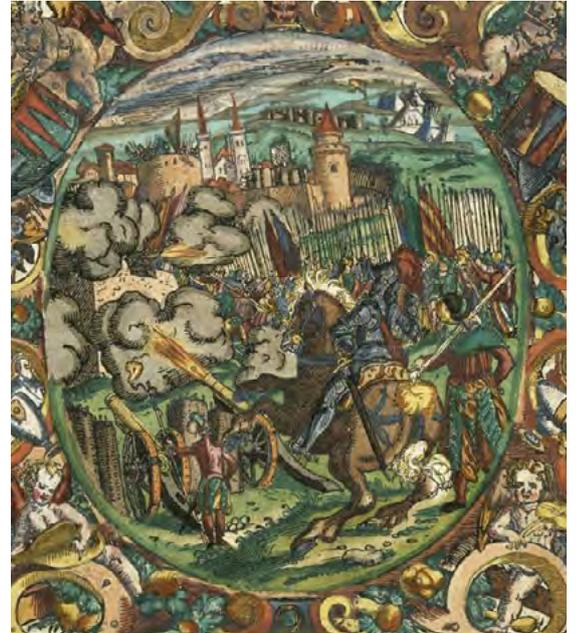
Le Musée lance sa résidence photographique

Depuis 2009, le musée de l'Armée s'attache à favoriser la création photographique de certains auteurs comme Éric Bouvet, Philippe de Poulpique ou Édouard Elias, afin de poser un regard personnel et créatif sur les sujets intéressants l'histoire des forces armées et des engagements militaires de la France.

Engagé dans un ambitieux projet ministériel d'extension et de transformation appelé MINERVE (2022-2030), le Musée a lancé le 10 novembre 2022 une résidence photographique annuelle visant à soutenir la création contemporaine dans ce domaine. Dès le printemps 2023, l'institution accueillera parmi ses équipes et dans ses murs une autrice ou un auteur susceptible de proposer un geste photographique original, ouvert à l'ensemble des techniques et procédés du médium sans exclusives. La résidence, à dimension internationale, permettra de saisir l'atmosphère du projet d'extension et de transformation du musée de l'Armée dans toutes ses composantes de « laboratoire vivant ».

Pour cette première édition, le Musée a fait appel à 12 professionnels du monde de la photographie afin de choisir l'artiste qui bénéficiera de cette première résidence : Dimitri Beck, François Boucard, Héloïse Conésá, Jean-François Camp, Nathalie Chapuis, Véronique Figini-Véron, Ariane James-Sarazin, Luce Lebart, Clarisse Mazoyer, Lucie Moriceau-Chastagner, Érika Negrel et Daniel Regard.

Rendez-vous en avril pour connaître le nom du lauréat !



Jost Amman (1539-1591), *Siège d'une ville*, 1573
© Paris, musée de l'Armée, Dist. RMN-Grand Palais

Hors les murs : La forteresse de Salses

En collaboration avec le Centre des monuments nationaux, le musée de l'Armée présente une exposition à partir du 22 juin 2023 retraçant l'histoire de la forteresse de Salses, dans les Pyrénées-Orientales.

Édifiée à la fin du XV^e siècle, cette immense place forte contrôlait l'étroit passage entre Narbonne et Perpignan dans une zone qui, avant le milieu du XVII^e siècle et le rattachement du Roussillon au royaume de France, constituait la frontière nord de l'Espagne. Construite par les Rois Catholiques Ferdinand II d'Aragon et Isabelle de Castille entre 1497 et 1503, la forteresse de Salses représente la quintessence de l'architecture militaire de la fin du Moyen Âge. Elle est un témoignage exceptionnel de l'architecture militaire de son temps. Un plan en rectangle régulier, des murs bas et épais, des défenses avancées, un complexe système de coursives, chicanes, pièges et galeries, sans compter un deuxième niveau de défense et un donjon fortifié : Salses est la réponse du château fort médiéval aux progrès de l'artillerie de siège au XV^e siècle.

La forteresse est un exemple de cette architecture de transition, inspirée des travaux sur la fortification bastionnée venus d'Italie. En France, ces travaux seront exploités par Jean Errard puis par Vauban dans les siècles suivants. L'exposition met en lumière les spécificités de cette forteresse, tout en l'inscrivant dans l'histoire de l'artillerie et de l'évolution de l'architecture militaire au tournant du Moyen Âge et de la Renaissance.



« Je vous ai compris ! »

dessin original réalisé pour ce numéro par François Boucq



Marie-Laure Garnier, une voix voluptueuse

Marie-Laure Garnier © Capucine de Choqueuse. Tristan Raës © DR

Marie-Laure Garnier, soprano à la voix lumineuse, chaleureuse et voluptueuse, Révélation lyrique aux Victoires de la musique classique en 2021, nous présente le programme original de son prochain concert, le 20 mars 2023, avec le pianiste Tristan Raës.

Quelle relation entretenez-vous avec les femmes compositrices au sein de la programmation de vos concerts ?

Je suis très heureuse de m'inscrire dans cette lignée d'artistes qui remettent à l'honneur ces femmes qui ont, à tort, été évincées de l'Histoire de la musique. Mais cela étant dit, si je choisis d'interpréter telle ou telle œuvre, ce n'est pas en raison du genre du compositeur, mais bel et bien parce que j'y trouve un intérêt, un développement harmonique, des textes parfois surprenants et une cohérence par rapport aux divers programmes.

Comment avez-vous établi votre programme du concert avec Tristan Raës ?

Bien que nous soyons chacun en duo avec nos partenaires respectifs, Tristan Raës est un de mes partenaires privilégiés. Chambriste de haut vol, il est à la fois virtuose, sensible, à l'écoute, son piano est tantôt délicat voire discret, tantôt orchestral. Avant d'établir le programme définitif, nous avons lu de nombreuses partitions afin de choisir les pièces qui nous touchaient le plus et que nous aimerions faire (re)découvrir au public. De Fanny Mendelssohn à Nadia et Lili Boulanger, en passant par Clara Schumann, Pauline Viardot, Mel Bonis, Alma Mahler, nous parcourons près d'un siècle de musique. Nous avons également le plaisir d'interpréter *El grito*, composé par Édith Canat de Chizy en 2018. Quelle chance pour nous de pouvoir travailler avec elle, de l'écouter parler de son œuvre, profiter de ses conseils ! Sentir son émotion représente un trésor qui nous aide à mieux nous approprier l'œuvre. Voilà une très belle occasion de faire entendre la musique d'hier et d'aujourd'hui au public.

Quelle relation avez-vous avec les Invalides ?

Je me suis déjà produite à deux reprises en la cathédrale Saint-Louis-des-Invalides et je suis toujours aussi émue et honorée d'être invitée à chanter dans ce lieu absolument sublime, chargé d'histoire et de figurer aux côtés de grands noms comme Roberto Alagna, Aleksandra Kurzak, Thierry Escaich, et d'artistes de ma génération tels que Marie Perbost, Eva Zaïcik, Adam Laloum pour qui j'ai énormément d'estime. Par ailleurs, la saison musicale des Invalides propose des concerts d'une grande richesse doublée d'une grande diversité.

Rejoignez le Cercle du tambour-major

SOUTENEZ-NOUS!

Soutenir la programmation musicale du musée de l'Armée, c'est encourager les artistes qui s'y produisent et participer à la valorisation de leur talent d'exception tout en vous associant à une longue tradition de transmission.

Grâce à votre don, vous pouvez intégrer le Cercle du tambour-major et ainsi bénéficier d'une réduction fiscale de 66% du montant du don réalisé sur l'impôt comme de contreparties attractives.

Contact : Mission mécénat
mecenat@musee-armee.fr
+33 (0)1 44 42 38 81



Retrouvez l'ensemble de la programmation sur musee-armee.fr

Billetterie et informations
musee-armee.fr
Tarif de 8 € à 35 €

DOSSIER



Exposition

La Haine des clans.

Guerres de Religion,

1559-1610

Dossier réalisé par
les commissaires
de l'exposition
Laëtitia Desserrières,
Christine Duvauchelle,
Olivier Renaudeau
et *Morgane Varin*

Querelles religieuses, troubles civils et profonde remise en cause du pouvoir royal, la seconde moitié du XVI^e siècle constitue la «part sombre» de la Renaissance. Ces désordres, qui, en quarante ans et huit guerres de Religion, vont embraser le royaume en une succession d'affrontements, répressions, scandales et massacres et vont bouleverser l'équilibre du pays de façon inédite.

154 œuvres exposées dont
54 issues du musée de l'Armée

9 supports
multimédias

22 prêteurs, dont
3 prêteurs étrangers

26 armures
exposées

Ce moment-clef de l'histoire nationale, peut-être la plus grave crise subie par l'Ancien Régime avant la Révolution, s'est inscrit de manière indélébile dans notre mémoire et notre imaginaire collectifs, notamment par une frénésie nouvelle de violences, qui trouvent leur paroxysme dans l'épisode sanglant de la Saint-Barthélemy.

Le parcours qui est proposé retrace ainsi les troubles qui ont divisé le royaume entre la mort accidentelle d'Henri II, en 1559, et l'assassinat d'Henri IV, en 1610, mettant fin au règne d'un souverain pacificateur et promulgateur de l'édit de Nantes, mais également victime, comme son prédécesseur, d'un régicide. À travers les très riches collections du musée de l'Armée – presque tous les acteurs de cette période y sont présents par leurs armures – et des prêts prestigieux tel que l'édit de Nantes, exceptionnellement sorti de *l'armoire de fer* des Archives nationales, l'exposition offre une vue synthétique sur cette période complexe et évoque le destin et le cheminement individuel des grands courtisans, capitaines et chefs de parti qui ont tour à tour soutenu ou combattu le pouvoir monarchique.

À côté des affrontements guerriers, des émeutes ou des assassinats, ces troubles représentent également le premier conflit médiatique de l'Histoire, du fait du recours intensif à l'arme de l'imprimé par toutes les parties, qui ont inondé toutes les franges de l'opinion de traités, de pamphlets, de placards et d'images.

Les guerres de Religion ont vu, comme jamais auparavant, la propagande, la rumeur, le mensonge et l'invective utilisés comme moyen de saturer les débats et de subjuguier l'adversaire. C'est enfin une crise internationale, surveillée avec inquiétude par les États européens qui s'affrontent à travers les clans qu'ils soutiennent.

De la France à la Pologne, des Pays-Bas jusqu'aux éphémères colonies du Nouveau Monde, cet événement invite nos visiteurs à s'interroger sur la marche de notre société en temps de guerre civile, sur les enjeux et les limites de l'action politique et sur la longue maturation de notre État laïc. Car c'est aussi au cours de cette période complexe que se sont inventés, douloureusement, la tolérance, le vivre-ensemble et nos formes modernes de gouvernement.

L'exposition est accompagnée d'un catalogue publié aux éditions In Fine regroupant des essais d'historiens spécialistes, les biographies des principaux protagonistes ainsi que des notices explicatives pour chaque œuvre et objet présentés.

Exposition du 5 avril au 30 juillet 2023
Tous les jours de 10h à 18h, nocturne jusqu'à 22h le 1^{er} vendredi du mois
Accès avec le billet d'entrée au Musée
Catalogue, In Fine éditions d'art

#HaineDesClans

Le choix des commissaires



Le choix de **Christine Duvauchelle**

Les Floridiens vénèrent la colonne érigée par le chef des Français lors de la première expédition (1562), 1591

Cette estampe est à mettre en relation avec les tentatives coloniales françaises en Floride menées par les deux capitaines protestants Jean Ribault et René de Laudonnière entre 1562 et 1565. J'ai toujours porté un intérêt à la géopolitique et au rapport à autrui, cette gravure illustre pour moi ces deux aspects déjà très présents au XVI^e siècle. Elle dévoile la curiosité portée à l'autre, à son exotisme et au merveilleux. Par sa composition, elle célèbre la colonisation et légitime la conquête : Laudonnière et ses hommes sont reçus tels des dieux par les autochtones qui sont représentés comme accueillant la servitude de bon gré. Elle témoigne aussi d'un moment-clé : la prise de contact entre deux civilisations alors qu'aucun protagoniste ne comprend l'autre. Pour clore le tout, l'estampe fait un clin d'œil détourné à ma formation : l'archéologie, la colonne originale ayant été retrouvée lors de fouilles subaquatiques au large de cap Canaveral en 2011.

Les Floridiens vénèrent la colonne érigée par le chef des Français lors de la première expédition (1562), gravure extraite de l'ouvrage de Jacques Lemoine de Morgues (1533-1588) et Théodore de Bry (1528-1598), 1591, H. 32,4 ; L. 23,4 cm, Paris, BnF, dép. des Estampes et de la photographie, Hennin 562/Réserve FOL-QB-201 (6) © BnF



Le choix d'**Olivier Renaudeau**

Armure de cheval-léger de Wolfgang de Zweibrücken-Veldenz (1526-1569), Augsburg, 1563

Bien que luthérien, le comte Wolfgang accepte d'intervenir en faveur des calvinistes français lors de la troisième guerre de Religion, mais cette aide n'est pas gratuite et Élisabeth d'Angleterre comme l'électeur Palatin Frédéric III, son cousin, financent son expédition. Les 5 000 lansquenets et les 6 000 reîtres qu'il conduit entrent en Bourgogne au printemps 1569, au moment où le prince de Condé est battu et tué à Jarnac. Zweibrücken rejoint Coligny en Limousin, mais meurt de maladie à Nexon quelques jours avant la victoire de ses troupes à La Roche-l'Abeille, contre l'armée royale, le 25 juin 1569. Cette armure brutale nous donne à voir le comte Wolfgang, portant le même équipement noirci que ses « pistoliers » qui vont ravager le Limousin et le Périgord. Son indéniable présence visuelle nous renvoie à ces « reîtres noirs », ces cavaliers de l'Apocalypse que les vers d'Agrippa d'Aubigné ont immortalisés jusqu'à aujourd'hui et dont les méfaits hantent encore notre imaginaire.

Armure de cheval-léger de Wolfgang de Zweibrücken-Veldenz, Augsburg, 1563. Provient de l'armurerie de Neubourg-sur-le-Danube. Musée de l'Armée, G 135. Photo © Paris - Musée de l'Armée, Dist. RMN-Grand Palais / Marie Bour / Pierre-Luc Baron-Moreau



Le choix de **Morgane Varin**

Fragment d'étendard peint attribué à Henri III, 1575-1578

Cette pièce représente un peu plus d'un quart de l'ensemble du drapeau qui comportait quatre cantons de part et d'autre d'une croix blanche (bande d'infanterie). Il figure le double écusson des armes de France et de Pologne-Lituanie d'Henri III (roi de Pologne et grand-duc de Lituanie de 1573 à 1575, puis roi de France de 1574 à 1589), ainsi que deux couronnes terrestres de laurier surplombées d'une couronne céleste de palmes, référence à sa devise *Manet ultima caelo* « la dernière m'attend au ciel ». L'alternance de l'ocre et du vert correspond également aux couleurs de ce roi. Sûrement exécuté entre le 13 février 1575 (sacre) et le 31 décembre 1578 (institution de l'ordre du Saint-Esprit, dont le collier est absent ici), il s'agit d'un rare exemple d'étendard Renaissance encore conservé, peut-être de la Garde à pied personnelle d'Henri III. L'œuvre va faire l'objet d'une restauration au sein de l'atelier textile du musée de l'Armée.

Fragment d'étendard peint attribué à Henri III, 1575-1578, taffetas de soie, peinture, or, H. 170 ; L. 321 cm, Nancy, musée Lorrain - Palais des ducs de Lorraine, inv. 95.1302 avant restauration par le musée de l'Armée



Le choix de **Laëtitia Desserrières**

Portrait de l'amiral Gaspard de Coligny (1519-1572)

Gaspard de Coligny est l'un des acteurs les plus connus des guerres de Religion. Il participe aux guerres d'Italie et se convertit au protestantisme à la fin des années 1550. Il joue un rôle de premier plan aussi bien politique que militaire. Après la mort du prince de Condé en 1569, il devient le chef du parti protestant. Blessé dans un attentat le 22 août 1572, il est tué lors de la nuit de la Saint-Barthélemy. Je connaissais ce portrait à travers des reproductions. L'exposition est l'occasion de le découvrir et d'en mesurer toute la force et la présence. Nous sommes directement confrontés au personnage, qui regarde le spectateur de face. Dans ce tableau, Coligny est représenté en chef de guerre, portant son armure et une écharpe blanche, couleur adoptée comme marque militaire par les protestants dès le début des guerres de Religion et qui devient par la suite la marque officielle du pouvoir royal.

Anonyme, Portrait de l'amiral de Coligny en chef huguenot, XVI^e siècle, huile sur toile, H. 88 ; L. 72 cm, Paris, Bibliothèque de la Société historique du protestantisme français © Paris, SHPF

INTERVIEW

*Entretien croisé avec Philippe Hamon,
professeur d'histoire moderne, université Rennes 2, Tempora,
et Jérémie Foa, maître de conférences HDR en histoire moderne
à Aix-Marseille université, au laboratoire TELEMMe.*



Jérémie Foa ©DR



Philippe Hamon ©DR

En quoi la Saint-Barthélemy constitue-t-elle un événement particulier au sein des guerres de Religion ?

Philippe Hamon : C'est d'abord le massacre de loin le plus grave de toute la période (peut-être dix mille morts). Ensuite, c'est le seul pour lequel il y a des formes de coordination qui dépassent l'échelle locale, même s'il n'a pas lieu partout, loin s'en faut. C'est aussi le seul massacre de toutes les guerres dans lequel la monarchie, à son plus haut niveau, a été impliquée, même si cela ne signifie surtout pas qu'elle doive être tenue pour responsable de tous les actes commis. Enfin les massacres se produisent non pas lors d'une guerre de Religion, mais quand le royaume vit en paix sous le régime d'un édit de pacification qui fixe des règles de cohabitation entre catholiques et protestants. Moins d'une semaine avant la Saint-Barthélemy, Paris était en fête pour le mariage entre la sœur du roi Charles IX et Henri de Navarre, futur Henri IV et chef du parti protestant, qui survit au massacre mais est forcé d'abjurer sa foi.

Jérémie Foa : Tout d'abord, la Saint-Barthélemy est un événement particulier au niveau du nombre de victimes. Auparavant, les massacres faisaient environ une centaine de morts, par exemple pour Wassy on en compte quatre-vingt, alors que pour la Saint-Barthélemy c'est dix-mille. Il s'agit de la plus importante tuerie des guerres de Religion, mais c'est aussi la dernière. Il y a des Saint-Barthélemy en province, mais ensuite il n'y a plus de massacres. Puis les contemporains accusent le roi et son entourage d'en être à l'origine, ce qui déstabilise le gouvernement et donne lieu à des théories politiques sur le droit de résistance au pouvoir : si on est dirigé par un tyran, peut-on lui résister, lui désobéir ? C'est la première fois qu'on définit avec autant de clarté le droit légitime de résistance au tyran. Enfin, les catholiques radicaux qui ont commis la Saint-Barthélemy prennent conscience de l'inutilité de ces tentatives d'extermination, car les protestants sont toujours là. Ils se rendent compte que les massacres ne sont pas la solution qui plaît à Dieu, et se demandent si les protestants ne seraient pas en fait une punition que Dieu leur envoie.

Si auparavant les catholiques commettaient des violences contre les protestants, c'est alors l'inverse qui se produit : ils se mettent à pratiquer la piété pénitentielle pour se purifier, les processions de flagellants fleurissent dans les années 1580.

Quelles réflexions peut nous inspirer aujourd'hui la Saint-Barthélemy ?

PH : Elle pose la question de l'intolérance religieuse et des violences auxquelles elle peut conduire. Or celles-ci sont légitimes pour ceux dont la foi relève d'un absolu qui autorise à tuer. Éliminer des « hérétiques », agents du démon qui polluent le royaume, c'est faire la volonté de Dieu. Mais une telle prise de position reste très minoritaire. Pour bien des Français, compte avant tout l'assurance que l'ordre et la sécurité sont garantis là où ils vivent. Si les protestants constituent une menace, il faut les neutraliser, sans forcément les tuer. Sinon les laisser en paix est de loin préférable. L'initiative prise par la monarchie est aussi riche d'enseignements sur la gestion de crise. Ici il s'agit de savoir comment réagir dans l'urgence à un attentat commis sur l'amiral Coligny, un des chefs protestants. Dans l'improvisation, les conséquences du choix retenu - éliminer les principaux chefs militaires protestants pour maintenir la paix - semblent très mal évaluées. Elles provoquent en effet des massacres non souhaités par la monarchie puis une reprise durable de la guerre.

JF : L'Histoire ne se répète pas, on ne peut donc pas en tirer des leçons, mais des réflexions, des appels à la vigilance : que se passe-t-il dans une société où on ne peut pas supporter ses voisins ? C'est souvent la haine des petites différences qui conduit aux pires violences. Le curé Simon Vigor appelait à la mise à mort de ces voisins, si différents et si proches. Il faut en tirer un éloge de la différence, qui n'est pas un obstacle, qui ne nous affaiblit pas, mais nous enrichit. La Saint-Barthélemy, voilà ce qui se passe quand on vient à ne pas tolérer la moindre petite différence.

La collection Roger Lenoir au musée de l'Armée : itinéraire d'un chasseur de mémoires

Avec l'entrée dans les collections nationales de cet ensemble exceptionnel, le Musée devient le fonds international de référence sur la Première Guerre mondiale. L'achat de ce fonds unique, constitué pendant 40 ans par Roger Lenoir, a pu être réalisé grâce à l'entremise de son ami Georges Merle et au mécénat de la Fondation La France mutualiste et de la Fondation CARAC.



Lorsqu'on l'interroge sur ses motivations profondes à se dévouer corps et âme depuis près d'un demi-siècle pour transmettre aux générations futures l'histoire de la Grande Guerre et le quotidien des combattants, Roger Lenoir répond, la voix ferme et déterminée, malgré l'âge, son épouse complice de sa passion à ses côtés : « j'aime l'Histoire et j'aime mon pays ». C'est au premier étage de sa maison du Puy-de-Dôme, transformé en musée, que le collectionneur averti a mis en scène, avec un réel souci didactique et taxinomique, plus de 2 800 pièces, dont 57 mannequins complets et bustes, sur 150 m². Tout est parti d'une rencontre avec un ami collectionneur qui, le voyant désespéré d'avoir perdu, à la suite de cambriolages, un fonds initial, démarré à son retour du service militaire, autour du Second Empire, l'engage à s'intéresser à la Grande Guerre qui, dans les années 1960-1970, suscitait beaucoup moins de publications spécialisées dans le domaine du *militaria* et de l'uniformologie qu'aujourd'hui. L'ancien employé de l'Atelier Industriel Aéronautique (AIA) de Clermont-Ferrand, qui y a terminé sa carrière comme maître ouvrier, consacre alors tout son temps libre à la collecte, le plus souvent onéreuse, tant auprès de particuliers que dans les bourses aux armes, les brocantes ou les vides greniers, ainsi qu'à la documentation, essentielle pour celui qui dit ne jamais s'endormir sans un livre d'histoire entre les mains et qui s'est créé patiemment une bibliothèque de référence sur le sujet. Son goût et son adresse manuelle, joints à son exigence de véricité historique, lui font composer des silhouettes de combattants très exactes.



À travers celles-ci, c'est l'armée française de la Grande Guerre dans toute sa diversité qui se trouve incarnée : troupes métropolitaines (infanterie de ligne, artillerie, génie, cavalerie, chasseurs alpins, aéronautique militaire, service de Santé, marine, gendarmerie), troupes de l'armée d'Afrique (tirailleurs algériens, zouaves, chasseurs d'Afrique, Légion étrangère) et troupes coloniales (tirailleurs sénégalais, malgaches et indochinois, infanterie coloniale). En outre, la présence d'uniformes et de matériels allemands, mais aussi des nations alliées (États-Unis, Grande-Bretagne, Russie et Italie) offre l'opportunité rare de comparer et de mettre en perspective les équipements et les techniques utilisés de part et d'autre. La qualité des pièces, alliée à leur très bon état général de conservation, la rareté de certains objets (bicyclette pliante et portable, gilet de protection en papier journal, chéchia de sous-officier de tirailleurs bleu-horizon, appareil à régler les torpilles, etc.), la cohérence des mannequins et leur rattachement possible à l'itinéraire d'un soldat en particulier, comme pour la tenue du général Lamolle avec l'intégralité de sa cantine, ou encore le masque de protection et le casque du soldat Dubourg blessé au combat dans son char Renault FT17 « Marinette », expliquent que l'on soit en présence d'une collection en tout point exceptionnelle. Les autorités locales ne s'y sont d'ailleurs pas trompées qui, à partir de 1993, puis de manière plus systématique durant les quatre ans du Centenaire de la Grande Guerre, ont chargé Roger Lenoir de recevoir jusqu'à cinq groupes de scolaires par semaine. En rejoignant les Invalides – « un rêve inespéré, je ne sais comment exprimer ma joie, vous me faites pleurer » –, la collection Lenoir demeure donc fidèle au mantra de son créateur : le devoir de mémoire et de citoyenneté.



Le Musée vu par Dimitri Beck

Propos recueillis par
Lucie Moriceau-Chastagner

Depuis 2008, Dimitri Beck est le directeur de la photographie du magazine *Polka* (magazine, galerie et factory), dont il est l'un des membres fondateurs aux côtés de la famille Genestar. Il intervient régulièrement lors de conférences sur la narration par l'image et enseigne au sein du département de journalisme de Sciences Po - Paris et à l'école de photographie Spéos et participe au jury de la résidence photographique du Musée.



Dimitri Beck
© Pierre Anthony Allard

Avez-vous été marqué par une œuvre des collections du musée de l'Armée ?

Dimitri Beck : Vous venez d'acquérir, et je trouve que c'est un choix à la fois judicieux et osé, deux séries de photographies de Guillaume Herbaut sur le rapport à la militarisation des sociétés en Europe. La première série *Weapon Show*, évoque les salons de la guerre et des armes qui se tiennent en

France, en Inde, au Qatar ou en Jordanie. Ces images nous présentent un monde surréaliste, fait de paillettes et de façade, avec une mise en scène des armes à la manière des jeux vidéo, où les chars ne sont que des objets. On se trouve totalement déconnecté des conséquences qu'impliquent ces armes. À l'inverse, l'autre série sur l'Ukraine réalisée entre 2008 et 2021, notamment lors du conflit au Donbass entre séparatistes pro-russes et ukrainiens, dévoile comment ces armes sont utilisées sur le terrain. On est dans un territoire proche de la Crimée, dans les tranchées, dans la précarité, et l'inhumanité de la guerre. D'un côté on achète, de l'autre on tue. Cette acquisition du musée de l'Armée exprime une forme d'engagement et d'ouverture de la part de l'institution, qui permet le dialogue et le questionnement.

Quel regard portez-vous sur le rôle de la photographie dans la couverture des conflits d'aujourd'hui ?

D.B : La photographie de guerre est née avec la guerre de Crimée survenue (1853-1856). Il y a 170 ans, Léon-Eugène Méhédin a photographié ce conflit avec tout son savoir-faire de l'époque pour créer une vision « panoramique » d'un paysage détruit : le champ de bataille en Crimée. Ces images-là, qui font partie des collections du musée de l'Armée, résonnent aujourd'hui avec le travail des photographes qui couvrent la guerre en Ukraine. Du plus chevronné, comme Éric Bouvet envoyé en reportage par *Polka*, à la jeune Fiora Garanzi, et plus particulièrement avec le travail du photographe Edward Kapro, parti en Ukraine, à Kharkiv, trois mois après le début du conflit. Pour raconter la guerre autrement, il a choisi le procédé du collodion humide, une des plus anciennes techniques photographiques, pour immortaliser sur plaques de verre les images de cette guerre contemporaine tout en créant un lien avec la population. C'est extraordinaire d'avoir ce témoignage d'une guerre actuelle avec un procédé artisanal très contraignant, alors que le photographe aurait pu utiliser son smartphone. Il a décidé d'exprimer ce temps long au travers d'une technique historique pour nous dire que rien n'a changé : à 170 ans d'écart, avec le même procédé, la guerre est toujours là.

« Ces images-là, qui font partie des collections du musée de l'Armée, résonnent aujourd'hui »

Selon-vous quelle place la photographie doit-elle avoir dans un musée d'histoire et de société comme le musée de l'Armée ?

D.B : Quand on pense au musée de l'Armée, musée d'histoire, on s'imagine une institution séculaire qui est là pour nous exposer un récit du passé, souvent figé. De mon point de vue, ce qui est aujourd'hui intéressant, c'est l'envie que le Musée manifeste de questionner l'Histoire. J'ai vraiment apprécié l'exposition *Photographies en guerre*, qui nous a permis d'interroger la représentation de la guerre en général et des guerres en particulier. On a senti cette intelligence, cette réflexion pour décrire et analyser ce que sont les guerres, ce qu'elles ont été, ce qu'on en disait à l'époque, comme on les revoit et comme on en parle aujourd'hui. À travers cette exposition charnière, le musée de l'Armée nous a proposé de reconsidérer l'écriture de l'Histoire par l'usage de la photographie. On devrait avoir des cours d'éducation à l'image, et à l'image d'aujourd'hui. Apprendre à décrypter, comme on le fait pour un tableau, les images diffusées sur les réseaux sociaux ou celles publiées dans la presse. C'est aussi précieux que d'apprendre la musique car cela contribue à forger une culture générale nécessaire à la compréhension de notre monde moderne.

Malheureusement ce qu'on pensait historique - une guerre sur le continent européen - n'est plus de l'Histoire, mais de l'actualité. Et le fait de replonger justement dans l'Histoire, comme le propose Édouard Elias avec son traitement photographique de la guerre du Donbass en héliogravure, nous permet de l'aborder autrement pour mieux la comprendre. Aider à lire les messages véhiculés aujourd'hui nous évite de tomber dans les pièges de la manipulation, de la communication, de la désinformation. Mettre des mots ou saisir des images, même du passé, sur une situation que l'on peut trouver injuste, inacceptable, qui fait mal, qui fait peur, c'est déjà moins subir. La notion de guerre est concrète, elle est à nos portes aujourd'hui, par celle en Ukraine, mais pas seulement.

En 2015, le terrorisme a frappé notre territoire. Savoir comprendre et décrypter l'actualité et la façon dont on en parle dans les médias est essentiel. La résidence photographique que le musée de l'Armée vient de lancer représente également une opportunité de découvrir des visions de photographes, qui dans ce cadre spécifique, proposeront des réflexions pertinentes sur les thématiques qui traversent nos sociétés.

Le récolement *de collections singulières*

Parmi les 173 organismes accueillant des collections du musée de l'Armée en dépôt, deux d'entre eux sont particulièrement atypiques : le centre de déminage de Versailles et l'école de déminage de la Sécurité civile de Mort-Mare (54). Le récolement des 1 652 objets qui s'y trouvent est désormais achevé.



L'année 2022 marque la finalisation du récolement des collections du musée de l'Armée déposées dans les établissements du déminage de la Sécurité civile. Rendu obligatoire par la loi 2002-5 du 4 janvier 2002 relative aux musées de France, le récolement consiste à vérifier la présence de chaque bien dans les collections, sa localisation, son état et la conformité de son inscription à l'inventaire sur les registres d'inventaire d'un musée.

Créée en 1945, la direction du service de déminage a pour missions la reconnaissance, l'enlèvement et la destruction des munitions issues des conflits qui ont marqué le territoire national. Depuis 1964, la direction est rattachée à la Sécurité civile. Les compétences du service de déminage ne cessent d'évoluer avec l'intégration des missions de sécurisation des voyages officiels et de grandes manifestations dans le cadre de la lutte contre la criminalité et le terrorisme. À partir de 1990, le musée de l'Armée a procédé à des dépôts de collections pyrotechniques au profit du centre de déminage de Versailles et de son musée du déminage, puis de l'école de déminage de Mort-Mare, qui forme l'ensemble des démineurs de la Sécurité civile. Les dépôts consentis par le Musée participent à donner aux démineurs un panorama le plus complet possible des différents engins pyrotechniques qu'ils sont amenés à rencontrer au cours de leurs missions.

Dans cette optique, les collections déposées par le Musée sont extrêmement variées. Aux côtés des munitions d'artillerie – boulets, bombes, boîtes à mitraille, obus à tenons, obus cylindro-ogivaux...

– de tous calibres (de 20 à 520 mm) et de leurs éléments pyrotechniques – fusées, gaines-relais, douilles, étoupilles... –, le Musée a également déposé des détonateurs, des mines, des allumeurs, des engins de piégeage, des munitions de petits calibres, des roquettes et des grenades de toutes époques. Certains de ces objets sont par ailleurs des coupes didactiques permettant de mieux comprendre leur fonctionnement. L'intégralité de ces objets a été examinée et, éventuellement, rendue inerte par l'échelon central NEDEX (neutralisation, enlèvement destruction des explosifs) entre 1998 et 2004. Cette action permet de conserver en toute sécurité des projectiles qui contenaient différents types de chargement : explosif, à balles, toxique, fumigène, incendiaire.

Organisé en trois campagnes, le récolement de ces dépôts a permis le traitement de 1 652 objets. Chacun d'entre eux a été examiné individuellement par un agent récoleur du département inventaire, diffusion et histoire des collections et un agent du département artillerie, responsable scientifique de ces objets. Toutes les pièces ont été mesurées, photographiées et marquées de leur numéro d'inventaire. L'ensemble des données collectées a été saisi dans la base de données informatique des collections.

Outre son caractère obligatoire, le récolement a ainsi permis une meilleure connaissance de ce fonds atypique, qui pourra bénéficier d'une meilleure valorisation dans le futur.



« MORT AUX VACHES ! »

Cette expression connaît deux origines liées au monde militaire. La première date du règne d'Henri IV (1589-1610). Au début de son règne, un vif sentiment de trahison se répand parmi ses anciens partisans du sud-ouest : Henri de Navarre les a quittés pour Paris, la couronne de France et la foi catholique. Le cri « Mort aux vaches ! » serait ainsi adressé au comte de Béarn devenu roi de France, les armoiries du Béarn étant d'or à deux vaches de gueules, accornées, colletées et clarinées d'azur. La seconde provient du Paris assiégé de 1870-1871. Les baraques des gardes prussiens, signalées par l'inscription « Wache » (« Sentinelle »), ont fait crier aux Parisiens « Mort aux Waches ! » en signe de rébellion.

Le Bourgeois Marin, Henri IV en armure devant une ville
© Paris - Musée de l'Armée, Dist. RMN-Grand Palais / Tony Querrec



LE MUSÉE CLÉ EN MAIN

Musée de l'Armée - Invalides

Hôtel national
des Invalides
129, rue de Grenelle
75007 Paris
01 44 42 38 77
musee-armee.fr

Directeur de la publication

Général de division
Henry de Medlege,
directeur du musée de l'Armée

Rédactrice en chef

Marie Payet

Secrétaire de rédaction

Cécilie Poulet
assistée de Jeanne Faget

Conception graphique

signesduquotidien.org

Ont participé à ce numéro

Mathilde Benoistel, Sébastien Bontemps, Hélène Boudou-Reuzé, Louis-Marie Brulé, Siriane Chartier, Caroline Chenevez, Laëtitia Desserrières, Diane de Vignemont, Christine Duvauchelle, Stéphanie Froger, Vincent Giraudier, Christine Helfrich, Ariane James-Sarazin, Carine Lachèvre, Lucie Moriceau-Chastagner, Laure Papon, Christophe Pommier, Romain Poudray, Sylvie Picolet, Aurelle Pisciotta, Olivier Renaudeau, Morgane Varin.

SAMA

129, rue de Grenelle
75007 Paris
01 44 42 37 75
amismuseearmee.fr

Le bureau de la SAMA est ouvert les mardi, mercredi et jeudi de 10h à 16h

Horaires

- ▶ Ouvert tous les jours de 10h à 18h et en nocturne le 1^{er} vendredi du mois à partir du 7 avril
- ▶ Fermé les 1^{er} janvier, 1^{er} mai et 25 décembre

Ces horaires sont susceptibles d'être modifiés, rendez-vous sur musee-armee.fr

Activités

- ▶ Activités en famille, dès 3 ans
Contes, visites, ateliers, jeux d'enquêtes, anniversaires...
14 € adulte / 8 € enfant

- ▶ Visites guidées adultes
(billet pour la visite donnant accès au Musée et au Dôme) : 19,5 €

- ▶ Visites guidées groupes
 - Adultes : 17 €
 - Scolaires : 65 € (par groupe)

- ▶ Visites avec un commissaire de l'exposition
 - Adultes : 20 €
 - Tarif réduit : 15 €
- Tarifs en vigueur au 1^{er} janvier 2023 susceptibles de modifications

DEVENEZ MEMBRE DE LA SAMA

La Société des Amis du musée de l'Armée

Association loi de 1901 reconnue d'utilité publique, la Société des Amis du musée de l'Armée (SAMA) est aux côtés du Musée depuis plus d'un siècle. Ses statuts lui confient les missions d'enrichir les collections de l'établissement, de contribuer à son rayonnement en France et à l'étranger et de participer à son développement. Pour mener à bien ces missions, elle s'appuie sur le réseau français et international de son millier de membres auquel elle propose des activités en lien avec les collections et les projets du Musée : conférences, visites, édition d'une revue, gestion d'un site internet. Elle correspond avec une dizaine de sociétés d'amis de musées militaires étrangers. Participant à l'acquisition de pièces, dons de tableaux, de documents et d'objets (uniformes, armes, emblèmes, objets du quotidien...), la SAMA conduit son action grâce aux seules cotisations de ses membres.

Tarifs

- ▶ Billet unique (collections permanentes + exposition temporaire) : 14 € / 11 € (tarif réduit)
Le billet donne aussi accès au musée de l'Ordre de la Libération et au musée des Plans-Reliefs
 - ▶ Gratuit pour les moins de 18 ans
 - ▶ Gratuit pour les 18-25 ans ressortissants de l'UE – hors expositions temporaires (5 €).
- Tarifs en vigueur au 1^{er} janvier 2023 susceptibles de modifications

Médiathèque d'étude et de recherche - Salle général Niox

- ▶ Consultation en accès libre du lundi au vendredi de 10h à 13h et de 14h à 17h (16h le vendredi).
La salle de réserve est accessible aux mêmes horaires sur rendez-vous, réservations à l'adresse mediatheque@musee-armee.fr ou au 01 44 42 38 38
- ▶ Catalogue consultable sur <https://bibliotheques-numeriques.defense.gouv.fr/musee-de-larmee>

Suivez-nous

Recevez les prochains numéros de l'Écho du Dôme
communication
[@musee-armee.fr](https://twitter.com/musee-armee.fr)

Inscrivez-vous à notre lettre d'information mensuelle
contact
[@musee-armee.fr](https://twitter.com/musee-armee.fr)

Et retrouvez-nous sur les réseaux sociaux

[f](https://twitter.com/museearmee)
[/MuseeArmeInvalides](https://twitter.com/museearmee)
[/SaisonnusicaInvalides](https://twitter.com/museearmee)

[T](https://twitter.com/museearmee)
[#/MuseeArmee](https://twitter.com/museearmee)
[#/InvalidesMusic](https://twitter.com/museearmee)

[I](https://www.instagram.com/museearmee_invalides)
[/museearmee_invalides](https://www.instagram.com/museearmee_invalides)

[You Tube](https://www.youtube.com/channel/UCmuseearmee)
[/MuseeArmeInvalides](https://www.youtube.com/channel/UCmuseearmee)

[in](https://www.linkedin.com/company/musee-armee/)
[/company/musee-armee/](https://www.linkedin.com/company/musee-armee/)

[SOUNDCLOUD](https://www.soundcloud.com/musee-armee)
[/musee-armee](https://www.soundcloud.com/musee-armee)

[TikTok](https://www.tiktok.com/@museearmee)
[@museearmee](https://www.tiktok.com/@museearmee)

ZOOM



Lumière sur le plan-relief des Invalides

© Paris, musée de l'Armée, Dist. RMN-Grand Palais / Émilie Cambier

Le musée de l'Armée a mené en juin 2022 une étude préalable à la future restauration du plan-relief des Invalides, en le déplaçant dans la chapelle Saint-Jérôme dans le Dôme. Objet de bois, de papier et de soie, il n'avait pas fait l'objet d'une restauration depuis le XIX^e siècle.

Cette étude a permis de dresser un constat d'état détaillé de l'œuvre, de préciser son histoire matérielle, d'évaluer l'ampleur et la durée de la restauration à entreprendre. Vétéran témoin du chantier de construction des Invalides, ce plan-relief, créé aux alentours de 1690, a plus de 330 ans. Il n'est pas un outil militaire, comme la plupart des plans-reliefs, mais un objet de prestige, voire peut-être un outil d'aide à la décision, au même titre que le modèle ou la maquette d'un monument. À ce titre, le plan-relief des Invalides est un objet rare dans l'histoire de l'architecture du Grand Siècle et constitue l'unique maquette d'un édifice de l'époque de Louis XIV qui nous soit parvenue.

Modifié deux fois en 1815 et en 1838, il représente toutefois le site des Invalides tel qu'il était peu avant la construction du tombeau de Napoléon. Sa restauration, prévue cette année, s'inscrit dans la perspective de l'ouverture du futur parcours «L'Hôtel des Invalides : entre histoire et mémoires», programmée pour le printemps 2024, dans le cadre du projet d'extension et de transformation du musée de l'Armée. Il constituera d'ailleurs la pièce introductrice à toute visite du Musée, à laquelle les techniques de conservation, de restauration et de médiation les plus avancées vont prochainement offrir une nouvelle vie.



© Paris, musée de l'Armée, Dist. RMN-Grand Palais / Anne-Sylvaine Marre-Noël